

Agora — Espagne 2009, 127 minutes

Maxime Belley

Number 270, January–February 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63651ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

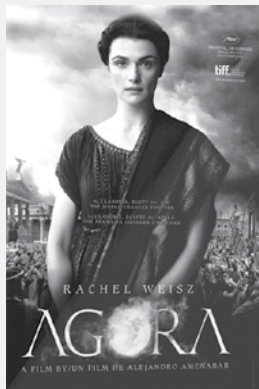
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Belley, M. (2011). Review of [*Agora* — Espagne 2009, 127 minutes]. *Séquences*, (270), 40–40.



SUPPLÉMENTS: Aucun.

■ Espagne 2009, 127 minutes
 — Réal. : Alejandro Amenábar
 — Scén. : Alejandro Amenábar, Mateo Gil — Int. : Rachel Weisz, Max Minghella, Oscar Isaac — Dist. : Séville.

Agora

La religion... Combien de conflits naquirent des suites de l'intolérance et du zèle fanatique qu'elle engendra dans le cœur des hommes ? Combien de guerres déclencha-t-elle directement ou indirectement ? Combien de vies emporta-t-elle réellement vers ces endroits promis par ceux qui la prêchent ? À l'ombre de ces questions sans réponse, Alejandro Amenábar dresse dans **Agora** un franc portrait des désastres que les religions peuvent enfanter. Plantant sa caméra à Alexandrie au iv^e siècle après Jésus-Christ et au beau milieu d'une révolte chrétienne, le réalisateur chilien, aidé par le scénario convaincant écrit par son équipier espagnol Mateo Gil, ainsi que par une mise en scène des plus soignées, nous plonge dans un sanglant affrontement entre diverses factions religieuses. C'est au sein de l'Empire romain, quelques décennies avant sa chute, que chrétiens, païens et juifs régleront leur compte et tenteront d'imposer à leurs adversaires de choisir entre la conversion et la mort.

Mais le conflit ne s'arrête pas là, car la science sera cet autre joueur qui tentera lui aussi de tirer son épingle du jeu en espérant démystifier les grandes questions du temps. À ce propos, l'astronome Hipatia d'Alexandrie, admirablement jouée par Rachel Weisz, incarnera la porte-parole de cette dernière école. La scène la plus puissante représentant ce combat entre raison et mysticisme se retrouve certes dans la séquence imageant la destruction des ouvrages de la grande bibliothèque d'Alexandrie, où la connaissance se fait violemment bâillonner par la superstition. Amenábar a ainsi méticuleusement reproduit l'ambiance et l'histoire de la ville égyptienne fondée par Alexandre le Grand lors de son passage dans le fameux pays méditerranéen. Malgré les millénaires qui nous séparent de ce temps, le sujet exposé, dans toute sa profondeur, reflète au moins deux débats qui font toujours rage de nos jours : le combat interreligieux d'une part, celui entre les religions et la science de l'autre. La chasse aux sorcières est ouverte.

Maxime Belley

The Killer Inside Me



SUPPLÉMENTS: Making of.

■ États-Unis 2010, 109 minutes
 — Réal. : Michael Winterbottom
 — Scén. : John Curran, d'après le roman de Jim Thompson — Int. : Casey Affleck, Kate Hudson, Jessica Alba, Ned Beatty, Elias Koteas — Dist. : Séville.

Aux accusations de violence misogyne qui entourent son dernier film, le réalisateur Michael Winterbottom répond que le point de vue articulant son récit est celui du personnage principal. Cette misogynie, ce ne serait donc pas celle du film, mais celle du tueur, Lou Ford, que Winterbottom constaterait sans juger. Le roman de Jim Thompson duquel le film est adapté emploie une narration à la première personne qui contrôle les événements plus qu'elle ne les décrit, les personnages entourant Ford semblant agir afin de corroborer ses propres rationalisations de son comportement psychopathe, Ford étant capable d'analyser et de comprendre son comportement sans toutefois pouvoir admettre sa folie, d'où le doute planant sur la véracité de son récit. Le film réussit à transposer cette narration complexe en étant beaucoup plus ambigu en ce qui concerne sa perspective narrative : malgré l'utilisation d'une voix off qui emprunte directement les mots du roman, l'aspect subjectif de la mise en scène demeure en retrait, jusqu'au dernier acte du moins, qui tombe dans une folie plus apparente en mettant subitement à l'avant-plan le côté *slapstick*, en filigrane jusque-là.

The Killer Inside Me porte essentiellement sur l'impossibilité de cerner avec certitude ce qui anime nos proches, d'où l'importance de cette ambiguïté du point de vue : Ford est persuadé de sa supériorité sur les autres, il croit sa façade de citoyen exemplaire impénétrable, mais au final il doit sa perte à sa propre incompréhension de la personne qui lui était le plus proche. De même, le jeu réservé de Casey Affleck dans le rôle-titre nous empêche de pénétrer de façon probante son personnage, notre regard sur lui reste surtout distancé. Le film réussit pourtant à nous communiquer la cohérence de ce qui anime ce Lou Ford, même si les motivations ou les causes demeurent obscures. À ce titre, on ne peut assez souligner l'interprétation exceptionnelle d'Affleck, renfermé sans être froid, à la fois (et non tour à tour) séduisant et effrayant, réussissant à nous tenir dans un entre-deux entre l'identification et la distanciation, l'empathie et le détachement, une position aussi inconfortable que fascinante pour le spectateur.

Sylvain Lavallée